TEMPERATURE

Du 25 juin 1900.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 143 rue du Canal. Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	84	29
Midi.....	90	32
3 P. M.....	90	32
6 P. M.....	88	31

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 25 juin— Indications pour la Louisiane — Temps — beau mardi et mercredi; vents frais du sud.

A NOS LECTEURS.

Nous avons le plaisir d'informer nos lecteurs que Mrs. Mayence, Favre & Cie, Directeurs du Comptoir International de Publicité, 18, Rue de la Grange-Batelière, nos correspondants à Paris, mettent avec empressement leur bureau à notre disposition, permettant à nos amis qui iront à Paris durant l'Exposition Universelle de 1900, de lire la collection de notre journal que nous enverrons régulièrement par chaque courrier. De cette manière nos compatriotes pourront, pendant leur séjour dans cette ville, s'adresser à nos correspondants qui leur communiqueront immédiatement les exemplaires de notre journal qu'ils désireront lire.

Terrible Accident

DE

CHEMIN DE FER.

Encore un désastre de chemin de fer qui vient s'ajouter à tant d'autres qui se renouvellent, hélas, avec une fréquence lamentable. Depuis quelque temps, il pleut effroyablement dans la Georgie et le long du chemin qui relie Macon, Georgie, à Atlanta. Le pays est à moitié inondé; le sol détrempé partout par l'eau à perdu toute sa solidité, et à tout instant on devait s'attendre à un accident. On le savait, du reste, et l'on avait pris des précautions. La compagnie avait prévenu ses employés de ralentir la vitesse des trains. Ces ordres semblent avoir été exécutés; mais nous n'en avons pas moins une catastrophe de plus à déplorer.

L'accident a eu lieu sur l'embranchement de Macon, du Southern R. R., à un mille et demi de McDonough. Le terrain avait cédé et la voie avait été enlevée par le torrent, juste à l'endroit d'un pont en bois qui recouvre un cours d'eau. Il y avait une pluie torrentielle et les passagers, après avoir fermé toutes les issues, se croyaient parfaitement en sûreté, quand le craquement s'est fait soudainement entendre et les malheureux voyageurs ont été presque tous engloutis et sont morts immédiatement. Non seulement les passagers ont péri, mais aussi tous les hommes qui étaient employés sur la ligne. 35 personnes ont perdu la vie. Par malheur le feu s'est mis aussi de la partie, de sorte que les quelques échappés du premier moment se sont vus entre le feu et l'eau, également exposés à la mort d'une façon ou de l'autre. Ajoutons que tout cela se passait dans l'obscurité, que toutes les lumières avaient été éteintes forcément et que les lugubres lueurs de l'incendie éclairaient toute la scène.

Heureusement, il n'y avait que trois dames dans le train. Deux ont été sauvées; on n'a pu recouvrer le corps de la troisième.

C'est à grand'peine que l'on a pu recueillir les restes mutilés et presque méconnaissables des victimes.

Il n'y a que des éloges à faire du Flagman J. J. Quinlan, qui a exposé sa vie pour aller chercher du secours.

LA CRISE

— DANS —

L'extrême Orient.

Nous recevons de l'extrême Orient des nouvelles véritablement lamentables. Non seulement les résidents étrangers courent, dans le nord de la Chine, les plus grands dangers, et leurs propriétés sont saccagées et détruites par le feu, mais les forces européennes elles-mêmes sont battues par les Chinois. Elles sont en infime minorité et, de tous les côtés, accablées par le nombre. C'est une véritable débâcle occasionnée, il faut l'avouer, par la maladresse et l'aveuglement des puissances étrangères, européennes ou américaines. Elles ne savent même pas à quel genre d'ennemi elles ont affaire, si ce sont simplement des insurgés, des "Boxers", ou si ce sont des Chinois fidèles, perfidement soulevés par le gouvernement de Pékin.

Là est la faute des puissances; elle est énorme, impardonnable. Comment des étrangers qui ont la prétention de s'implanter dans un vaste empire, qui les déteste, et de lui imposer un commerce dont il ne veut pas, ont ils pu ainsi poursuivre leurs desseins, depuis plusieurs années, sans s'entourer de toutes les forces nécessaires pour mener leur œuvre à bien, en dépit des résistances qui se dressaient de toutes parts?

Il est évident que le gouvernement de l'impératrice douairière a soulevé partout l'esprit de révolte parmi les populations des provinces. Il est évident que les "Boxers" sont des alliés secrets de l'impératrice.

Ce qui le prouve, c'est la retraite à Shanghaï de Li Hung Chang, le seul homme d'Etat de ce pays qui ait des idées quelque peu européennes, et qui soit partisan des réformes et de l'esprit moderne.

S'il s'est retiré, c'est qu'il ne voulait prendre aucune part au mouvement qui se préparait et qui a fini par éclater. Il n'est pas besoin d'avoir passé sa vie dans les chancelleries pour comprendre ces choses-là. Il suffit d'un peu de bon sens et de clairvoyance. Tout le monde est à blâmer dans la crise actuelle—les Américains aussi bien que les Européens, et l'on en est à se demander avec stupeur s'il y a encore quelques hommes d'état dignes de ce titre dans les conseils des grandes nations des deux mondes.

L'Exposition à Paris.

L'exhibition des Américains à l'Exposition de Paris fera voir à tous, ce que l'on peut obtenir d'un travail habilement dirigé et d'une énergie opiniâtre. Notre bâtisse du gouvernement est achevée et aucun effort n'a été épargné pour la rendre digne de la nation qu'elle représente. C'est par la même persévérance américaine que le Hostetter Stomach Bitter, le fameux remède de la dyspepsie a été premièrement produit. Depuis cette époque —il y a cinquante ans—il n'a jamais manqué de guérir la constipation, l'indigestion, l'état bilieux, les désordres au foie et aux reins et il enrichit le sang qu'il rend très rouge. C'est un excellent tonique, qui régularise les intestins quand ils ne remplissent pas leurs fonctions. Tous les pharmaciens le vendent. Ne parlez pas de prendre "quelque chose d'aussi bon." Il n'y a rien qui l'égale.

Le général Galliéni.

Le gouverneur général de Madagascar vient de s'embarquer à Marseille pour rejoindre son poste et reprendre la direction des affaires dans l'île, confiée momentanément au général de Pennequin.

A Marseille, avant de partir, le général Galliéni s'est rendu au siège de la Société pour la défense du commerce où une réception a eu lieu en son honneur. L'assistance était très nombreuse.

M. Estrine, président de la Société, après avoir rendu hommage au vaillant général et à l'administrateur éclairé, a exposé au gouverneur les desiderata du commerce en général. Il a appelé tout particulièrement l'attention du gouverneur sur les questions de main-d'œuvre, de transports et de la stabilité des droits. Il a insisté notamment sur le danger qu'il y aurait à toucher au tarif douanier ou au droit de consommation.

Le général Galliéni, malgré la fatigue, dont il s'excuse, et que lui causa le travail de ces derniers mois, car la campagne en faveur de Madagascar menée par lui à Paris fut aussi dure que celle qu'il conduisit dans l'île même, a donné l'assurance que tout son concours était acquis au commerce, auquel il s'efforcera toujours d'ouvrir toute l'île.

En ce qui concerne la main-d'œuvre, le général Galliéni constate qu'elle se fait, en effet, de plus en plus rare:

«Les colons augmentent surtout dans les districts miniers et sur les côtes Est et Ouest. Les demandes deviennent plus fortes et le nombre des Malgaches reste le même. Ceux-ci, du reste, sont mauvais travailleurs, ils travaillent volontiers 15 jours pour se reposer un mois. Il faut donc faire appel à la main-d'œuvre étrangère.

«Afin de l'obtenir, deux administrateurs ont été envoyés sur divers points avec mission de trouver la main-d'œuvre dont la colonie avait besoin. D'heureux résultats viennent d'être obtenus. Batavia et Ceylan consentent à nous donner les travailleurs qui nous sont nécessaires.

«Les administrateurs poursuivent leur voyage de recherches, ils sont en ce moment au Japon. La situation n'est donc pas faite pour arrêter les efforts et décourager les bonnes volontés.»

Le général Galliéni a accordé des exemptions d'impôts aux indigènes qui consentaient à travailler pour les colons et pour le gouvernement. Il serait allé plus loin dans cette voie, si certains colons peu scrupuleux n'avaient spéculé eux-mêmes sur les exemptions accordées.

«Quant à la question des transports, mes efforts ne furent pas couronnés de succès. Jusqu'à présent, les traités passés avec les sociétés ne purent pas être exécutés, aucun ne réalisa les espérances. Le bon personnel manque et j'accueillerais avec joie les offres d'une société sérieuse à qui l'on confierait tous les transports du gouvernement.»

Passant à la troisième question le général Galliéni serait partisan de la suppression de tous les droits. Au surplus, pour toutes ces questions commerciales qui restent à étudier, le général fait appel au concours de toutes les chambres de commerce en les priant toutefois de se mettre d'accord entre elles.

Répondant à une autre question, le général Galliéni dit:

«Un service régulier de navigation autour de l'île serait des plus favorables à la prospérité de Madagascar, quoique le côté Est soit difficilement abordable. Il y a lieu de souhaiter que ce service, désiré par le commerce, soit bientôt entrepris. Des pourparlers sont, du reste, engagés avec une Compagnie.»

Au sujet du droit sur le sel, le gouvernement n'ayant pas encore fixé le commerce sur ses intentions à ce sujet, le général Galliéni, prenant conseil de M. Lallier du Coudray, a assuré les exportateurs marseillais qu'ils bénéficieraient d'ores et déjà de l'entrepôt fictif.

A sa sortie de la salle, le général Galliéni s'est rendu à la bibliothèque, où il a présidé une conférence faite par M. Jully, ingénieur colonial et directeur des bâtiments civils à Madagascar, sur la grande île africaine.

Le général Galliéni était accompagné du général Lyauté, du chef de bataillon d'infanterie de marine Lucciardi, son ancien chef d'état-major, du chef d'escadron Dubois, de l'artillerie, du capitaine du génie Hellot, enfin du capitaine Martin et du lieutenant Gruss, ses officiers d'ordonnance.

Le général séjournera quelques jours à Majunga; il sera à Tamatave le 15 juillet et le 25 à Tananarive.

LA DEMISSION

—DU—

GENERAL DELANNE.

Paris, 14 juin.

Le général Delanne, chef d'état-major général, a offert sa démission, qui n'a pas été acceptée. Cette démission serait motivée, paraît-il, par certains changements de personnel, que le nouveau ministre de la guerre, général André, aurait opérés dans les bureaux de l'état-major. On a même fait courir le bruit de la démission du général Jamont, généralissime. Nous espérons que ce bruit ne se confirmera pas. Et nous n'avons pas à examiner les causes de la décision du général Delanne. La question de savoir qui a tort et qui a raison dans cette affaire n'est que d'importance secondaire.

Ce qui est grave, ce qui inquiète sérieusement les bons citoyens, c'est, en dehors des noms propres, le fait même de cette instabilité des hautes fonctions militaires. Le mal s'est révélé depuis quelques temps déjà,—depuis le commencement de l'affaire Dreyfus. Avant le début de cette triste période, le portefeuille de la guerre recevait un nouveau titulaire à peu près tous les six mois, comme à présent. Mais par compensation, les grandes charges du commandement restaient longtemps dans les mêmes mains. Le ministre changeait, mais le chef d'état, major général, le généralissime le gouverneur de Paris et leurs principaux collaborateur demeuraient. Un certain minimum de permanence était ainsi introduit à la tête de notre organisation militaire.

Voici maintenant que toutes ces fonctions semblent prendre le chemin de devenir aussi éphèmeres que celles de ministre. Le général Delanne est, depuis deux ans, notre quatrième chef d'état major, et il est à prévoir que le cinquième n'est pas loin. Il ils vrai que l'un des quatre est mort. En dehors de ce dernier, le général Delanne est donc, depuis deux ans le troisième chef d'état-major qui s'en va —ou qui veut s'en aller — quoiqu'en parfaite santé. Quant aux bureaux de l'état major, ils ont été en proie, si l'on ose dire, au *mouvement* perpétuel. La consommation d'officers d'état-major qui a été faite dans cette dernière période est quelque chose d'incroyable—et de désolant.

Nous nous sommes plaints plus d'une fois de l'excessive fréquence des mutations de préfets et de sous-préfets. Ces mutations sont fâcheuses, en effet, pour la bonne administration du pays. Mais, dans quelque mesure, elles sont inévatables, parce que ces fonctionnaires, si discrets soient-ils, ont toujours un certain caractère politique, qui les soumet fatalement aux fluctuations gouvernementales et parlementaires. Est-ce que ces fluctuations vont avoir maintenant le même influence sur les généraux que sur les sous-préfets? Est-ce que la politique va pénétrer dans les bureaux de la guerre, y introduire ses habitudes versatiles et brouillonnes? Encore un coup, si ce malheur devait vraiment nous frapper, si les récents incidents n'étaient pas fortuits, mais inauguraient une tradition nouvelle, il serait d'un intérêt mediocre de rechercher à qui la faute. Il est autrement important de faire tous ses efforts pour conjurer la catastrophe. Une des sources de ce malaise était, à notre avis, l'existence au ministère de la guerre d'un service de renseignements qui entraînait les officiers sur un terrain peu fait pour eux et fort dangereux par conséquent. On l'a supprimé, et l'on a bien fait. L'esprit de cette suppression est excellent et il n'y a qu'à s'en inspirer pour tout le reste; il se résume dans ce principe, que les officiers doivent se renfermer dans leur profession technique, ne s'occuper ni de politique, ni de police, ignorer le reportage et les polémiques de presse, n'être uniquement et exclusivement que des militaires. Leur vocation propre est assez belle pour qu'ils s'en contentent. Et le patriotisme leur fait un devoir absolu de s'en contenter, parce que la spécialisation de l'officier et la stabilité du commandement, qui en dépend, sont les conditions premières d'une bonne organisation de la défense nationale.

CHOSES ET AUTRES.

Lauriers dorés

En Angleterre, on se préoccupe déjà, paraît-il, de la récompense pécuniaire qui sera accordée au généralissime lord Roberts.

Après la guerre contre les Achantis, lord Wolseley reçut une dotation de 625,000 francs.

Kitchener, après l'écrasement des Derviches, eut une gratification de 750,000 fr., un siège dans la Chambre des lords et de nombreux cadeaux dont plus de deux cents épées d'honneur.

Quant à lord Roberts, il profitera sans nul doute de l'enthousiasme fiévreux qui règne actuellement en Angleterre, car on parle de lui allouer 400,000 livres sterlings, soit 12 millions 500,000 fr.

L'électricité et les bactéries.

On écrit de Wurzbourg qu'une importante découverte a été faite récemment à l'institut d'hygiène de l'Université de cette ville. Un médecin dentiste a reconnu que certains courants électriques possèdent des propriétés détruisant les bactéries et peuvent, par conséquent, être employés comme remède pour des maladies infectieuses produites par des microbes.

Des essais ont immédiatement été faits; ils ont pleinement réussi. Les courants pénètrent de plusieurs centimètres sous l'épiderme, sans provoquer la moindre douleur, étant employés à une très faible intensité.

Nouveau canon anglais.

Les Anglais viennent de construire un canon formidable, tout ce qu'on a fait jusqu'ici de plus formidable comme canon.

Il pèse 890 kilogrammes, et le projectile, qui traverse une plaque d'acier de 20 centimètres d'épaisseur aussi facilement qu'il traverserait une plaque en beurre, pèse 6 kilogrammes.

Mais sa principale qualité est d'être automatique et de pouvoir tirer aussi vite qu'il est possible aux servants d'introduire le projectile. Le recul de la pièce est utilisé pour ouvrir la culasse, extraire les douilles, introduire la nouvelle charge et refermer la culasse. L'explosif employé est la cordite.

La viande de chien.

On ignorait généralement jusqu'ici que la viande de chien servait dans certaines contrées à l'alimentation de l'homme, et l'on pensait qu'il n'y avait guère que les Chinois pour savourer, ainsi que le faisait Li-Hung-Chang dans son voyage à travers l'Europe, un ragoût de jeunes chiens ayant mariné dans du vinaigre.

Or, la nouvelle loi allemande sur l'inspection des viandes nous apprend que «les bêtes à cornes, les porcs, les moutons, les chèvres, les chevraux et les chiens (!) dont la viande doit être utilisée sont soumis avant et après l'abatage à un examen officiel.»

Il est probable que les toutous dont il est question sont consommés, dans certains pays allemands, sous forme de saucissons. Bon appétit!

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Comme à l'ordinaire, il y avait changement de spectacle au Parc. On y donnait "Pinafore", une des opérettes les plus aimées du répertoire, et qui a réussi dès la première soirée. Tout le personnel chantant de la troupe était sur le pont, et l'on a fait fête à Miss Elvia Croix qui n'a qu'à paraître et esquisser une mélodie pour se faire applaudir. Il en est de même de Miss Kendall et de Miss Cornish.

Quant à M. Langley, il n'a plus besoin de nos éloges: il est devenu le favori du public.

De son côté, l'orchestre Paoletti a brillamment inauguré la semaine. Parmi les exécutions les plus réussies d'hier nous citerons un potpourri sur La Traviata."

WEST END

Il s'est produit, dimanche soir, un changement complet dans le personnel des concerts du West End. L'orchestre Bellstedt ayant achevé son engagement, c'est la fanfare du 2me régiment de Chicago qui va achever la saison d'été. Elle compte 27 musiciens et parmi eux d'excellents solistes qui, dès le premier soir, ont conquis les bravos du public.

Hier soir, le succès de dimanche s'est accentué. On a beaucoup applaudi les solos de la flute et du cornet à piston.

Port Mason nous reste ainsi que les trois merveilles et nous savons de plus l'engagement d'un sculpteur, Bicknell,, qui manie le plâtre avec une étonnante dextérité sous les yeux du public. C'est une nouveauté à laquelle nous prédisons un succès durable.

MOTS POUR RIRE

Bézuchet lisant les feuilles:

—Un duel de médecins... quelle revanche des malades!!....

—

Une consultation de vingt francs

—Docteur, je suis pris à la fin de chaque repas d'un sommeil invincible; que dois je faire pour ne pas m'endormir à table?

—Mettez-vous au lit!

—

Un joli mot de l'un de nos plus sympathiques romanciers:

—Comment se fait-il, cher maître, que vous ne soyez pas décoré?

—Hélas! je suis trop vieux.

—Mais autrefois?

—Autrefois, j'etais trop jeune!

—

Sur le boulevard.

—Je viens de rencontrer notre vieux copain Z....

—Toujours aussi bête?....

—Il m'a fait de toi le plus grand éloge.

—.... oui, mais beacoup de jugement.

Régler vos intestins au moyen des Cascarets.

Le Candy Cathartic guérit pour toujours de la constipation. 10 cts, 25 cts. Si le C. C. C. faillit, les pharmaciens vous rembourseront votre argent.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 m.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises en MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

95 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague.

QUATRIÈME PARTIE.

I

(Suite.)

Son acte homicide manquait son but.

Celle qui en avait "tué deux" n'en tuait pas trois.

Une femme qu'elle ne visait pas, qui lui était indifférente, resterait, de par son acte violent, infirme toute sa vie.

Qu'est-ce que ça lui faisait!

Si elle regrettait quelque chose, c'était de ne pas avoir atteint la sainte-n'y-touche, celle qui ne valait pas mieux qu'elle, avec sa figure d'ange, celle dont les yeux l'avaient "retournée."

Quant à son sort, il était certain.

On la laisserait moisir entre ces quatre murs, dans la solitude qui a raison des plus indomptables.

Elle essaya, à deux ou trois reprises, de se briser la tête contre les parois, lui fermant jusqu'à la vue de ses compagnes de peine.

On la surveillait.

Elle refit à chaque fois connaissance avec la camisole de force.

Le médecin passait tous les matins, — c'est la règle pour les prisonnières en cellule, la réclusion prolongée étant considérée comme fatalement mortelle pour la forte majorité.

Celle-ci avait la charpente et la résistance d'un homme.

Le régime, si long qu'il fût, car elle demeurerait, là, des mois, l'acte nécessitant une répression toute particulière, l'affaiblirait, réduirait sa nature incorrigible.

Elle résisterait à cette aggravation du châtiment qui fait trembler les plus braves.

Placée ensuite sous une étroite surveillance, fouillée le matin, le soir, à l'improviste, punie sans ménagement, peut-être garderait elle la place reprise en commun, et qui lui sembierait bonne après la cellule.

Alors on pourrait être pour elle, avec la sécurité pour les autres, la résignation dans le complet abrutissement, qui ne laisse plus le cerveau apte, même à une idée mauvaise.

Et comme Sassy, Lagourlette, bien certaine à présent de ne point sortir de Clermont, indigne jamais d'aucune pitié, pourrait donner l'exceptionnel exemple d'une longévité nonagénaire.

En attendant, après les essais infructueux qui lui valaient la camisole de force, elle tenta de refuser tout aliment, de se laisser mourir de faim.

On la nourrit à la sonde.

La souffrance physique, les horribles douleurs de tête, l'immobilité dans les longues manches de toile, la torture de l'estomac et celle plus grande de l'instrument y introduisant la pâtée, la vainquirent.

La paralysie de la volonté commença.

A l'infirmerie, Jollivet et Pulchérie avaient eu leur lit en face l'une de l'autre.

La première devait quitter le sien avant la seconde.

Cette scène, où, sans l'intervention d'une détenue dont elle ignorait les antécédents, et qui prononçait sur son passage, peu après son arrivée, le nom d'Albéric Soucaud, lui apportait, alors qu'elle se trouvait à bout, une commotion de laquelle on craignait qu'elle ne revint pas.

Un mot flamboyant la lui fit surmonter:

"Sa grâce."

Elle reparut dan les jardins, dans la maison mais plus affaiblie encore, errant comme une ombre, incapable même de faire l'école.

On laissait aussi à Jollivet la liberté relative accordée à une convalescente.

Sa blessure était cicatrisée.

Mais la main restait sans mouvement,

On la soignait à l'électricité, sans espoir.

La sature ne s'était pas faite entre les muscles coupés.

Rien ne devait rendre au membre, dont l'atrophie commençait les contractions que cette rupture arrêtait, Celle-là aussi, avec le temps, prendrait son parti.

On l'occupait en courses, d'un bout à l'autre de l'établissement,

On l'astreignait à des services dont elle était capable avec sa main gauche.

Le jour vint où ses enfants durent entrer à la Maison Centrale, pour lui faire une seconde visite.

Elle eut une émotion, la malheureuse, une appréhension terrible.

L'heure régulière à laquelle ils la demanderaient était sonnée.

Presque une autre heure s'écoulait avant qu'on l'appelât pour les recevoir.

Elle sanglota comme le jour où le médecin pronostiquait une incapacité de travail très long.

Enfin son nom!

—Jollivet, au parloir!

Ils ne lui dirent pas que le directeur, ayant demandé à leur parler avant l'entretien avec leur mère, les mettait, en leur recommandant une discrétion suffisante, au courant de la situation exacte à propos de sa blessure.

Albert et Cécile ne devaient raconter que ce qui était susceptible de donner du courage à celle qu'ils plaignaient maintenant encore davantage, à qui ils devaient, après un pareil événement, pardonner aussi sincèrement que leur père avait pardonné.

Ils le lui dirent, assez énergiques pour surmonter leur impression doublement douloureuse.

Et cette fois encore, Cécile, baisant la main qu'elle leur passa à travers la grille séparant en deux le parloir, parla la première.

—Ma pauvre maman, toujours ton bras en écharpe....

"Tu nous avais fait écrire que ça allait beaucoup mieux.

—Oui, mes petits, mais il m'est défendu de le laisser pendant; la cicatrice s'enflammerait.

—Souffres-tu?

—Pas du tout.... Seulement, c'est pire que si je souffrais.

—Comment, pire?

—Si je souffrais, c'est qu'il y aurait de la vie là-dedans, tandis que c'est mort.... On a beau me le cacher, je sens que ça ne reviendra pas.

—Allons donc!

—Quand je sortirai d'ici, je n'aurai qu'à tendre la main dans les rues.

—Ne parle pas ainsi.... Pour qui donc nous prends-tu?

—A votre charge?.... Après avoir tué votre père, vous avoir déshonorés?.... Mes petits, ne craignez rien, je ferai le saut par-dessus un pont.

Albert intervint, la voix brusque comme le geste, presque brutale:

—Ce ne sera pas le moment.... quand nous n'aurons plus contre toi l'ombre d'une rancune. Vois-tu, maman, c'est quelque chose comme une justice qui efface ce que tu as fait.... et tu dois demander qu'elle reste bien morte, ta main, que tu ne sois jamais plus capable de t'en servir.... L'autre, c'est la main de notre mère.... Celle-là, c'était celle.... de la femme qui a tué notre père!

—Oui, fit Cécile, nous l'avons dit, quand nous avons eu la nouvelle.... Et, l'imitant tout à fait, notre père, nous t'avons entièrement pardonné.. pour toujours!

—Vrai....vrai? Vous donnez bien votre pensée, mes enfants?

—Sur sa mémoire, sur sa tombe! reprit-elle, levant la main.

—Je le jure! dit Albert, et quand tu viendras nous retrouver là-bas, tu seras pour nous ce que tu étais avant.

—Mes enfants, que vous êtes bons.... Voyez-vous, j'ai bien peur, oh! bien peur de mourir ici.

—Pourquoi mourrais-tu?.. tu es de force à résister à deux ans du régime qu'on y subit.

—Vous ne pensez donc plus que j'en ai pour cinq ans?

—Dis donc, fit Cécile, comme en confidence, tu ne sais pas que nous venons de voir M. le directeur?

—C'est donc pour ça qu'on a été si longtemps à m'appeler?... J'en ai pleuré des larmes, croyant que vous ne viendriez pas.

—Pauvre maman! ah! que c'est affreux tout ça.... Nous aurions été si heureux....

—Allons! fit Albert encore brusque, puisqu'il est convenu que nous ne lui en touchons plus un mot.

Ce n'est plus un reproche.... c'est simplement que j'ai le cœur fendu....

—Ma petite Cécile, mon petit Albert, pourquoi ne restez-vous pas à Paris?

—Oh! ça, non! exclamèrent-ils tous les deux; la vie nous y est insupportable!

—C'est vrai, je suis égoïste.... quand je devrais au contraire,